



Le froid n'existe pas

Alix Nelda

Alix Nelda

Le froid n'existe pas

© Alix Nelda, 2022

ISBN numérique : 979-10-405-1950-8

Librinova”

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Crédit photo : Le Mime Photographie

Chapitre 1

Je me demande si j'ai la ficelle du tampon qui dépasse. Je n'ose pas regarder. Je serre les cuisses le plus possible, au cas où. En plus, je porte une culotte moche.

Je fais partie de ces gens qui gardent les vêtements qui ont déjà bien vécu, pour leur donner une seconde vie, un peu moins noble, un peu plus tout terrain. Un vieux jean un peu large qui sera parfait pour bricoler, un sweat qui porte la trace indélébile d'un sorbet fruits rouges avalé goulûment (trop, visiblement) un soir de déprime et qui fera une tenue idéale pour un autre soir de déprime, voire un week-end de déprime. Ou une culotte moche, un peu foutue, qui n'aura rien à craindre d'un jour de règles. Un jour comme aujourd'hui. Parce qu'il y a les autres gens, vous savez. Ceux qui portent des vêtements confortables mais dignes. Des gens qui portent le dimanche, non pas un vieux legging déformé aux genoux, mais un « pantalon d'intérieur », acheté neuf, spécialement pour l'usage qu'on lui réserve. Si, si, ça existe. Ceux qui portent le raffinement à son comble et qui ne tremblent ni de peur ni de honte quand quelqu'un sonne à leur porte à l'improviste le dimanche. Ah oui, c'est encore une autre sorte de gens ça, ceux qui viennent sonner chez vous sans s'être annoncés par, je ne sais pas moi, un coup de fil, un SMS, un pigeon voyageur, n'importe quoi.

Enfin bref, moi, je les garde les vieilles culottes et je ne me pose pas trop de questions le matin quand je m'habille, vu que personne ne voit mes culottes d'habitude. Pas même mon amoureux vu que, je vous le donne en mille, je n'en ai pas, d'amoureux. Et là, je réalise que, parce que j'ai mes règles, j'ai mis ce matin une culotte moche avec, possiblement, la ficelle du tampon qui dépasse. Et précision utile, je suis au beau milieu du vestiaire femmes du club de sport. De mon club de sport. Je dois le répéter pour m'en convaincre, je suis adhérente à un club de sport qui prélève cinquante euros sur mon compte bancaire tous les cinq du mois afin, sans doute, que je n'oublie pas que ma vie serait probablement meilleure si je venais transpirer en soulevant des poids qu'il faut reposer à la même place. C'est fou quand on y pense, non ? Soulever des haltères et les remettre à la même place, dans l'unique but de se faire mal. Parfois je me dis, si des extraterrestres pouvaient nous voir, ils se demanderaient ce qu'on fabrique, à courir sans avancer, à soulever des trucs sans les déplacer, inlassablement... Et puis, je ne peux même pas dire que c'est Pauline, ma meilleure amie depuis toujours, qui m'ait traînée ici avec son enthousiasme légendaire. Non, je ne peux

même pas lui en vouloir. C'est moi toute seule. Comme une grande. Le jour de mes vingt-neuf ans, c'est-à-dire il y a à peu près trois mois, j'ai décidé que je devais décider un truc. Je ne vais pas vous mentir, je ne suis pas de ces filles qui prennent la vie à bras le corps, qui font les choses envers et contre tous, qui prennent la parole devant tout le monde et qui s'affirment. Je le sais, je passe pour la fille un peu coincée, celle qui a les deux pieds dans le même sabot, comme dirait ma mère. Tout le monde me dit que je suis jolie et objectivement, même si je rougis en disant ça, je crois que c'est un peu vrai. Je suis grande, j'ai toujours été élancée, mince. J'ai les mêmes grands yeux bleus que mon père et une jolie bouche. Même à l'adolescence, j'ai été épargnée. Pas d'appareil dentaire, pas d'acné, pas de kilos superflus. En grandissant, les copines me disaient qu'avec mon physique, je pourrais sortir avec n'importe quel mec. C'était peut-être vrai. Mais quand un homme vient me parler, je ne sais pas comment vous l'expliquer, j'ai l'impression qu'il ne peut voir en moi qu'une bonne copine, et mon cerveau réfléchit tellement, à toute vitesse, à ce que je devrais dire pour ne pas avoir l'air cruche, que je bafouille, que je sors à grand peine des onomatopées dénuées de sens et j'ai définitivement l'air d'un plat de nouilles. Je me souviens d'une soirée chez des amis, je devais avoir vingt ans, où un mec classe et souriant, tout à fait mon genre, est venu se planter près de moi, me tendant un verre de punch pour engager la conversation. J'ai tellement cherché quelque chose de spirituel à dire que rien n'est venu (je me serais contentée d'une phrase pas spirituelle, finalement, un truc socialement adapté aurait suffi). Le mec séduisant a fini par me demander « Tu n'es pas française ? » Les copines hilares, le mec embarrassé, mon cerveau reptilien qui me disait de fuir pour éviter de mourir de honte... Les copines m'en parlent encore aujourd'hui, et même si je souris à l'évocation de cette scène, pour faire bonne figure, ça reste encore douloureux pour moi. Comme si je n'arrivais pas à laisser ces petits déshonneurs dans le passé, comme si je les portais avec moi, tout le temps, partout. Je ne sais pas comment font les autres, les gens qui engagent la conversation avec le premier venu, qui savent quoi répondre, qui ont de la répartie, de l'humour. Pauline, elle, elle est sûrement un peu moins belle que moi sur le papier. Les traits un peu moins fins, le visage un peu moins symétrique. Mais mon dieu ce qu'elle est sexy ! À l'aise dans toutes les situations et surtout les situations de séduction... Vous savez, ce genre de filles que les hommes regardent avec les yeux du loup de *Tex Avery* ? Elle dégage un truc sexy, glamour, comme si tout son corps disait « je suis libérée, j'adore la vie ». Elle est grande, un peu moins fine que moi, mais sa poitrine est pulpeuse, insolente, ses

courbes terriblement féminines. Elle plait à tous les hommes. Aucun mec ne pourrait dire qu'elle n'est pas son style de femme. Pauline, elle, quand on est dans le vestiaire, ça ne lui viendrait même pas à l'idée d'avoir la ficelle du tampon qui se barre sur le côté. Pas son genre. Alors peut-être que j'avais envie de lui ressembler, que j'avais envie d'être ce genre-là justement... Le jour de mon anniversaire, au resto, devant les copines (et, précision qui a son importance, devant ma troisième coupe de champagne rosé), j'ai lancé : « J'ai pris une décision les filles ! Demain je m'inscris au club de fitness » et j'ai tourné la tête vers Pauline avec un grand sourire « Ça serait génial d'y aller ensemble, non ? ». Elle a éclaté de son rire chaud et communicatif. Comme je me demandais si c'était parce qu'elle était contente à l'idée de partager une de ses activités préférées avec moi, ou parce qu'elle n'y croyait pas une seconde, j'ai préféré avaler une quatrième coupe.

En tout cas, je l'ai vraiment fait. Je me suis inscrite. Pas que j'en ai eu particulièrement envie, non. Mais j'avais trop peur de faire marche arrière, de devoir annoncer à Pauline que je me dégonflais, peur d'affronter son regard qui dirait « Je l'aurais parié. » Elle ne m'aurait pas critiquée, elle aurait compris, bien sûr. Mais je ne voulais pas décevoir Pauline. Je ne pouvais pas la décevoir. Depuis trois mois donc, je viens m'entraîner au club. M'entraîner à quoi me direz-vous ? Je n'en ai pas la moindre idée. Ce n'est pas comme si une compétition de haut niveau ou une mission commando m'attendaient. Enfin, au moins, je suis avec Pauline, avec Dorothée, Selma, Caro et d'autres qu'on voit plus ou moins souvent. Ça me donne l'impression de faire partie d'un groupe, d'être un peu moins à la traîne, un peu moins coincée. Comme la ficelle de mon tampon, libre et sauvage.

Pauline me sort de mes réflexions.

— Ne t'inquiète pas, Camille, tout le monde ici a été débutant un jour. Tu vas vite progresser, il faut que tu te laisses guider par le prof, par la musique. Lâche prise.

Ben voyons. Lâcher prise. S'il suffisait de prononcer ces deux mots pour que celui qui les entend obtempère dans la minute, ça se saurait. Lâcher prise ? Ah oui, suis-je bête, je n'y avais pas songé. Je pensais qu'il était plus constructif de barboter dans les affres du stress et de la peur de mal faire.

— Tu te sens bien ?

Pauline me fixe de ses grands yeux verts. Elle est magnifique dans sa tenue rose poudré et gris clair, qui met ses formes en valeur. Et puis c'est gentil de sa part d'essayer de me mettre à l'aise.

— Oui, oui. Ça va. J'ai hâte de faire le cours, ça va me faire du bien, j'ai eu une grosse journée au boulot.

— Tu bosses sur quoi en ce moment ?

— Le site web d'une marque italienne de cosmétiques de luxe. Il y a un gros travail à faire sur l'optimisation de la navigation et leur interface est tout sauf *user friendly*.

Je crois avoir repéré chez Pauline sa petite moue, cette façon qu'elle a de pincer les lèvres avant de changer rapidement de sujet. Je sais qu'elle envie mon poste, mes déplacements à l'international, mes *kick-off meetings*, mes projets *from scratch* et même mes cartes de visite bilingues. Son job d'assistante dans l'événementiel lui apporte plus de frustration que de paillettes et si elle participe vaguement à la gestion des projets, elle n'assiste jamais à aucun événement VIP, aucune fête où rencontrer des gens *vraiment* intéressants, pas un cocktail, rien. Ce qui pour moi tiendrait d'une bénédiction de l'univers, mais bon. Je crois que ma réussite professionnelle est le seul sujet sur lequel Pauline peut m'envier. J'ai toujours eu des facilités pour les études, alors qu'elle s'en est toujours sortie en passant entre les gouttes, à l'arraché. J'essaye d'être vigilante quand je parle de mon job, de ne pas la blesser, de ne pas m'étaler sur mes succès car, je peux bien vous l'avouer, je suis reconnue dans mon travail et un paquet de chasseurs de tête a déjà frappé à la porte de mon compte *LinkedIn*.

J'ai terminé de me changer en vitesse lorsque je vois arriver Dorothée et une autre fille que je ne connais pas.

— Salut les gonzesses ! Prêtes à transpirer pendant soixante minutes de bonheur ? Dorothée a un petit côté masculin qui me met très mal à l'aise, et elle me colle une tape sur les fesses en disant beaucoup trop fort « Comment va ma minette préférée ? », ce qui me fait systé-

matiquement douter : parle-t-elle de moi ? ou d'une partie de moi, si vous voyez ce que je veux dire ? Je rougis à cette pensée, et je rougis parce qu'on se fait remarquer dans ce vestiaire bondé et je rougis parce que je suis en train de réaliser que je rougis. Vivement que le cours de *Zumba* démarre, au moins j'aurai une bonne raison d'être écarlate.

Après une heure de *grappewines*, mambos arrière et autres pas chassés, j'ai retrouvé un peu de dignité et d'aplomb, il me semble. Dans l'escalier qui nous conduit au vestiaire, je lance aux filles :

— C'était top, j'ai adoré, ça m'a fait un bien fou !

— Surtout quand tu es partie toute seule du mauvais côté de la salle, ricane Pauline. Ça m'a rappelé les cours de sport en cinquième avec madame Tessier,

quand on faisait les enchaînements de gym et que tu étais systématiquement à contretemps. Tu sais que c'est à cause de ça que madame Tessier a demandé sa retraite anticipée ? Elle était désespérée par ton manque de coordination !

Tout le monde éclate de rire, comme à chaque fois que Pauline raconte une anecdote et à fortiori quand je suis la victime principale de l'histoire. Même les participants du cours qu'on ne connaît pas et qui marchent derrière nous dans le couloir se marrent. Je suis mortifiée, j'ai envie de rétorquer quelque chose, de montrer que, oui, ce souvenir est à mourir de rire parce que je suis une fille super détachée et que, non, je ne me sens pas humiliée d'être la risée du groupe. Mais comme d'habitude, les mots n'arrivent pas jusqu'à ma bouche et je souris tant bien que mal, histoire de faire bonne figure. Pauline me glisse tout bas :

— Je rigole, hein. Ne sois pas susceptible, c'est pour rire.

Je me demande pourquoi elle est toujours plus gentille quand on est en tête à tête. Peut-être qu'elle ne se rend pas compte qu'elle me blesse vraiment. Depuis notre enfance, j'ai toujours eu une forme d'admiration pour Pauline. Son aplomb avec les profs, sa faculté à flirter avec l'insolence sans jamais franchir la limite. Son assurance avec les garçons, à les garder à sa botte sans jamais leur donner ce qu'ils voulaient, sa capacité à entraîner les autres, à se trouver au centre de l'attention. Elle a toujours été comme ça, solaire. Et moi, j'ai toujours vécu dans son ombre. Je suis même sortie avec plusieurs des garçons dont elle avait brisé le cœur et qui se consolait avec moi. Camille, la gentille Camille, la douce Camille. Toujours là, à l'écoute, le cœur sur la main. Une partie de moi sait que notre amitié n'est pas équilibrée, que c'est elle qui mène la danse, que je quémande parfois son affection et ses marques de tendresse. Je me giflerais moi-même quand je me sens rosir de fierté lorsqu'elle me présente « Camille, ma meilleure amie ». Mais c'est comme ça. Je n'essaye pas de lutter. Il y a un peu plus d'un an, Pauline est devenue végétarienne et devant ses arguments, son enthousiasme quant aux bienfaits de ce nouveau *lifestyle* comme elle dit, après avoir regardé des dizaines de vidéos de *Youtubeuses* qui avaient changé de vie, oui, carrément, vous avez bien lu, changé de vie, ben j'ai suivi le mouvement. C'était moins pour faire comme Pauline que pour éviter son regard désapprobateur à chaque fois que j'allais manger une part de pizza jambon ananas ou une brochette de poulet à la citronnelle. Je suis d'accord sur le principe, hein. Les animaux, la surconsommation, tout ça. J'ai vu les reportages, j'ai lu les articles et écouté les grandes prêtresses du végétarisme. Mais les barbecues ? La dinde de Noël mitonnée par ma tante Nelly ? Ben il faut croire que c'est plus facile de renoncer à tout ça que de décevoir Pauline. Tellement

plus simple d'être d'accord avec Pauline. Enfin, tout de même, parfois, je me rebelle. Un peu. Quand je suis sûre que personne ne le saura. Vous voulez une preuve ? La semaine dernière, en passant devant le *Mac Do*, j'ai eu une folle envie d'un de ces petits hamburgers tout simples. Vous savez, le petit truc tout plat ? Eh bien, j'ai décidé de m'écouter, moi, et j'en ai pris un à emporter, avec un *Coca*. Parfaitement. Bon, ok, quand j'ai croqué dans le petit pain, j'ai senti qu'ils avaient oublié de mettre le steak à l'intérieur. J'ai donc payé, en plus du prix de ma culpabilité, deux euros pour une tranche de fromage carré, une larve de ketchup et une rondelle de cornichon coincés entre deux tranches de pain mou. Je n'ai pas osé retourner au comptoir pour demander un autre hamburger. J'ai dû considérer que l'univers avait pris bonne note de mon végétarisme et qu'il veillait sur moi. Ou que c'était une sorte d'avertissement du karma. Ou que le gars du comptoir avait vu mon air coupable et qu'il avait réglé la question.

— Les filles, après la douche, on va boire un *Green booster* au bar à smoothies ?

Pauline a son air mystérieux et satisfait, qui annonce qu'elle a envie de papoter et de se marrer, je la connais par cœur. Ça annonce des confidences entre filles, avec rire débile, gros clichés sur les mecs et anecdotes croustillantes. Tout ce qu'on adore. Mais je sens qu'il y a autre chose.

— Ho, toi, tu as quelque chose à nous annoncer ! lance Célia, la copine de Dorothée qui a fait le cours avec nous.

— Un truc de dingue, souffle Pauline avant de filer sous la douche.

Dorothée, Célia et moi nous regardons en souriant. Elles ont l'air d'être autant sous le charme de Pauline que je le suis. À croire que Pauline hypnotise tous ceux qu'elle croise. Nous nous dépêchons de nous changer, tout impatientes de savoir quelle est cette grande nouvelle. Je me demande si j'ai une tache aux fesses.